

Eugène de GENOUDE

(1792-1849)

J'étais voltairien

Je suis né à Montélimar, dans la province du Dauphiné, à l'époque de la Terreur. J'aimais passionnément la lecture. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. **Voltaire** devint mon **auteur favori**. Je lus son *Dictionnaire philosophique*.

Voltaire me donna des idées justes de la littérature, de la poésie ; il m'apprit, je le croyais, l'histoire, la physique, la philosophie ; enfin je crus savoir par lui toutes choses, et la religion m'apparut sous les couleurs qu'il lui donne. Je me crus un esprit supérieur, **je raillais** tous ceux qui parlaient devant moi du **Christianisme**. J'adoptais toutes les **objections**.

Après Voltaire, je lus **Diderot** et **Helvétius**, et j'avoue que les arguments de Voltaire en faveur de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ne pouvaient me défendre contre les **arguments des matérialistes et des athées**. Une nuit immense se répandit dans mon esprit. Le désordre du monde, les vices, les crimes, les maladies, l'ignorance, la mort, le silence de Dieu au milieu de toutes les douleurs de l'homme, l'abandon où je croyais l'humanité, m'avaient fait **rejeter l'idée de Dieu**. Voltaire avait détruit pour moi la chaîne de la Révélation. Le monde me paraissait sans sagesse. Toute la nature, qui auparavant avait tant de charmes pour moi, était devenue une **sombre prison**.



Malgré ses contradictions, Rousseau me mène à Jésus-Christ.

Je dévorai tout Rousseau. Ses contradictions me jetèrent dans une grande perplexité. J'avais recouvré le calme, mais je sentais que le théisme de Rousseau n'a point de sanction. J'arrivai enfin au passage si étonnant sur JESUS-CHRIST :

*« Si la vie et la mort de **Socrate** sont d'un sage, la vie et la mort de **Jésus** sont d'un Dieu.*

*« Disons-nous que l'**Évangile** est inventée à loisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de JESUS-CHRIST.*

*« Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire : il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale ; et l'**Évangile** a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »*

Jean-Jacques ROUSSEAU, Émile, livre 4.

Je l'ai relu cent fois. Ce passage a fait une profonde impression sur moi. Il commençait à me faire sortir des incertitudes du théisme de Rousseau. Il a décidé de toute ma vie. Je me dis alors que puisque Rousseau parlait ainsi de Jésus-Christ, malgré les railleries de Voltaire, la **religion chrétienne** méritait d'être discutée, et je me promis de me livrer avec ardeur à cet **examen**.

Le scepticisme ne me paraissait pas possible, et je pris la résolution de consacrer ma vie tout entière, s'il le fallait, à la **grande question** de savoir **ce qu'était Jésus-Christ**. Chose remarquable ! **Voltaire**, avec ce qu'il disait de vrai, avait fondé sur moi son autorité, et cette autorité, une fois établie, avait servi ensuite à me pénétrer de ses **funestes erreurs**. **Rousseau** ne me fit que du bien, parce que ses **contradictions** m'apparurent au premier coup d'œil.

Au cours d'une promenade avec un ami, nous fîmes connaissance avec le curé de Saint-Fréjus. Son aspect était vénérable, sa physionomie pleine de douceur et de gravité. Le bon curé me prêta Fénelon, **Bossuet** et la **Bible**, que je voulais lire pour juger si elle méritait le mépris de Voltaire.

Le soleil perce la brume !

Quel est le voyageur qui, parcourant des montagnes par un temps brumeux, n'a pas été attristé du spectacle que présentent les objets prenant des formes bizarres et fantastiques ? Tout est confondu. On ne sait plus de quel côté se diriger ; on se méprend sur les distances. Mais qu'un **rayon de soleil** vienne à pénétrer au milieu de tout ce chaos, les fantômes se dissipent, le chemin se déploie devant vous, on peut jouir en toute sécurité des beaux spectacles de la nature. C'est une image de l'état où je me trouvais.

Quand mon intelligence fut entrée dans la voie de la vérité, à mesure que je trouvais la **possibilité**, la **vraisemblance**, la **vérité d'une Révélation**, je renaissais. Il restait sans doute encore bien des nuages, mais la raison les dissipait peu à peu, et je voyais l'espérance se lever à l'horizon.

L'intelligence me faisait découvrir des rapports entre Dieu et moi : **Dieu est celui qui est** ; je remontais donc à la source de la vie. Le monde était un spectacle où je pouvais le voir, et qui devait me servir à m'élever à lui.

Je compris alors que la vérité est aussi nécessaire à l'esprit que le soleil à la vue.

La vérité, c'est toute l'intelligence ; et si la vie se développe par la nourriture, l'intelligence ne peut vivre que de la vérité, son éternel aliment.

Le spectacle de la **nature** m'avait donné au plus haut degré l'idée de la **puissance de Dieu**, la religion me révélait sa sagesse, la **Bible** me manifestait son **amour**.

Dieu est-il loin ou proche ?

Dieu est trop loin de moi – voilà la pensée qui attristait mon âme quand je contemplais les merveilles des Alpes, ou, dans une belle nuit, la splendeur d'un ciel parsemé d'étoiles. **Dieu est près de tous ceux qui l'aiment** – voilà la pensée douce et consolante que je rencontrais à chaque page dans l'Écriture. L'univers m'avait manifesté la puissance de Dieu, la Bible m'apprenait donc à connaître sa bonté.

Ce qui me frappait dans l'Écriture, c'est cet ensemble imposant où tout se tient. On dirait que Dieu, dans le temps, a tracé un cercle dont **Jésus-Christ est le centre**, tous les siècles sont des rayons qui sont venus ou qui viendront y aboutir.

La communion me fait découvrir l'amour de Dieu

Je savais tout ce que les **protestants** et les "**philosophes**" opposent à la confession et à la communion. Mais il m'était impossible, depuis que je connaissais l'autorité de Jésus-Christ, de ne pas voir dans ces paroles du Christ aux apôtres : *Tout ce que vous lierez et délierez sur la terre sera lié et délié dans le ciel*, l'établissement du **pouvoir d'absoudre les péchés** ; et dans ces paroles : *Ceci est mon corps*, l'établissement de la communion. L'argument qui m'a le plus frappé, c'est que les Grecs, les Nestoriens et des sectes séparées de l'Église romaine depuis plus de 1200 ans, pensent sur ce point comme les Latins.

C'est à la chapelle de la Sainte Vierge, à St-Sulpice, que je communiai en 1811. J'éprouvai la vérité de ce vers de Dante : « *Dieu se donne à nous d'autant plus qu'il trouve en nous plus d'ardeur.* »

La communion me fit connaître l'amour divin. Je ne pouvais plus comprendre que j'eusse aimé quelque chose en dehors de Dieu. Qu'était-ce que la grandeur des sites, à côté de la beauté infinie de Dieu ? Qu'étaient la bonté des hommes et leur puissance en comparaison de Dieu ? – *Dieu m'aime*, me disais-je, *Dieu a voulu souffrir et mourir pour moi*. Ces pensées me ravissaient.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris **la Croix** et que j'ai senti que le Calvaire était le plus grand des spectacles pour l'homme, puisqu'il nous révèle les grandeurs de **l'amour de Dieu pour nous**.

Ma vie peut se diviser en deux parties :

- Un premier travail de la lumière pour **chasser les ténèbres** de mon esprit.
- Un travail de l'amour divin pour **chasser** de mon cœur **les affections terrestres**.

Eugène GENOUDE, *Histoire d'une âme, récit autobiographique*,
publié en 1844 (abrégé par nos soins)

Eugène de Genoude, professeur au lycée Bonaparte, devint journaliste et dirigea la Gazette de France. Il fut élu député en 1846. Devenu prêtre après la mort de sa femme, il défendit courageusement l'Église catholique, tout en restant influencé par les préjugés gallicans de son époque. Il mourut pieusement en 1849.

